

Études littéraires africaines

ALLOUACHE (Ferroudja), *Archéologie du texte littéraire dit « francophone », 1921-1970*. Paris : Classiques Garnier, coll. Bibliothèques francophones, 2018, 457 p.
– ISBN 978-2-406-07254-6



Patrick Suter

Numéro 47, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1064762ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1064762ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Suter, P. (2019). Compte rendu de [ALLOUACHE (Ferroudja), *Archéologie du texte littéraire dit « francophone », 1921-1970*. Paris : Classiques Garnier, coll. Bibliothèques francophones, 2018, 457 p. – ISBN 978-2-406-07254-6]. *Études littéraires africaines*, (47), 182–184. <https://doi.org/10.7202/1064762ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ALLOUACHE (FERROUDJA), *ARCHÉOLOGIE DU TEXTE LITTÉRAIRE DIT « FRANCOPHONE », 1921-1970*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. BIBLIOTHÈQUES FRANCOPHONES, 2018, 457 P. – ISBN 978-2-406-07254-6.

En analysant le fonctionnement de la « république mondiale des Lettres » ou le « système littéraire francophone », Pascale Casanova et Pierre Halen avaient, chacun à leur manière, montré comment, pour l'écrivain de langue française non-hexagonal, l'accès à la reconnaissance était semé d'embûches, dans la mesure où il dépendait du verdict du centre parisien. Le principal mérite d'*Archéologie du texte littéraire dit « francophone »* est d'« objectiver » ces analyses relevant d'une approche sociologique de la littérature, en présentant les documents d'archives qui permettent de les confirmer sur le plan historique. En choisissant une période qui s'étend de 1921 à 1970 – soit du prix Goncourt attribué à René Maran pour *Batouala* à la publication en France des *Soleils des indépendances* de Kourouma –, Ferroudja Allouache revient sur des décennies littéraires dont les principaux jalons ont souvent été évoqués par la critique : l'émergence de la Négritude, les préfaces de Sartre ou d'Aragon aux ouvrages des colonisés, le développement de la littérature algérienne (Dib, Kateb), ou encore les réactions à la publication du *Devoir de violence* de Ouologuem. Cependant, en étudiant systématiquement les échos qu'ils ont suscités ou leur réception, elle en saisit de façon beaucoup plus précise les tenants et les aboutissants, et donne à comprendre les processus complexes qui président à l'accueil (ou au refus) en France des œuvres d'écrivains issus des colonies (avant ou après les indépendances).

En se fondant sur le concept de « généalogie » qu'elle emprunte à François Noudelmann, elle montre que les relations entre les écrivains hexagonaux ou européens et leurs confrères coloniaux ou décolonisés, relèvent principalement de deux modèles antagonistes. Tandis que les préfaciers Robert Delavignette ou Jean-Richard Bloch se situent par rapport au préfacés (Ousmane Socé et Bakary Diallo) dans un rapport de « paternité sans fraternité », un Desnos, qui préface *Pigments* de Damas, adopte au contraire une position de « fraternité sans paternité » (p. 41). Ces attitudes opposées recourent de fait celles des tenants du colonialisme ou de l'anti-colonialisme. La position des premiers tend à réprimer toute critique à l'égard du système colonial et toute velléité d'émancipation de la part des écrivains non hexagonaux ; elle est paternaliste et condescendante, souvent sourcilleuse vis-à-vis de la langue française (qu'elle considère comme malmenée par ces écrivains africains), et a

tendance à n'envisager les œuvres que par rapport aux questions sociales qu'elles abordent, en excluant à leur égard toute considération esthétique. Les anticolonialistes (Breton, Desnos, Aragon ou Sartre) entreprennent au contraire d'ouvrir la frontière, afin que les œuvres venues de la périphérie opèrent un changement dans la littérature française et en modifient l'histoire ou les enjeux. Étant eux-mêmes écrivains, ils tendent à imposer de nouvelles conceptions de la littérature, une nouvelle histoire littéraire dans le prolongement d'autres tentatives menées auparavant par les avant-gardes pour refonder le canon littéraire européen.

Pour mener à bien son enquête, Ferroudja Allouache a consulté une trentaine de revues ou de journaux, dont une dizaine ont fait l'objet d'une attention systématique. Par rapport au corpus des écrivains colonisés ou postcoloniaux, les positions de ces différentes publications vont de la mise à l'écart (*La Revue des deux mondes*) ou de l'ignorance (comme bien souvent dans *La NRF* ou dans *Tel Quel*) à l'engagement en faveur des colonisés (*Les Temps modernes*, *Les Lettres françaises*, *Présence africaine*). Ferroudja Allouache évoque le rôle des éditeurs en faveur d'un engagement anticolonialiste (Minuit, Le Seuil, Maspero), analyse les préfaces autographes et allographes des œuvres des non-hexagonaux, revient sur les ouvrages d'histoire littéraire consacrés aux littératures émergentes de l'(ancien) Empire colonial (Viatte ou Kesteloot). Si les positionnements sont tranchés, il arrive cependant que les antinomies se lézardent et que des rapports de fraternité soient brouillés par des catégories inconscientes. Ainsi a-t-on pu reprocher son essentialisme à Sartre dans *Orphée noir* (p. 222) ou l'absence d'un questionnement littéraire dans *Esprit* (p. 323), qui instaurent *de facto* une opposition entre la littérature française (orientée vers l'esthétique) et la littérature des pays émergents (tournée vers des questions sociales ou politiques).

La notion de « francophonie » n'apparaît que tardivement dans les débats, mais dans la continuation logique de leur dynamique conflictuelle, dont Ferroudja Allouache a patiemment reconstitué l'archéologie. Par exemple, la « francophonie » n'est évoquée ni par Sainville ni par Memmi dans leurs anthologies de la littérature négro-africaine ou du roman maghrébin. Dans les années soixante, les termes « francophonie » et « francophone » ne sont utilisés que fort rarement et sont en général absents du lexique des revues influentes lorsqu'elles rendent compte des œuvres littéraires des ex-colonisés. C'est que la « francophonie » a encore à cette époque un sens avant tout politique, et non littéraire (p. 369). Elle est revendiquée pour faire face au danger de l'hégémonie de l'anglais, ou

évoquée dans le sens d'une « assistance » de la France envers ses anciennes colonies (p. 356). Lorsqu'il est utilisé, le terme est d'ailleurs ambigu et résulte d'un compromis qui est en dernière analyse bâti sur un malentendu ou sur des positions antagonistes et irréciliables. Dans la visée de Senghor, qui « marque une rupture » (p. 363), la « francophonie », en tant qu'espace lié à une langue de culture, doit permettre une véritable porosité et la mise en place d'échanges culturels supranationaux ; mais, dans les faits, il s'agit d'un concept d'abord hexagonal, qui est souvent utilisé pour désigner le monde de langue française à l'exclusion de la France. « Francophonie » est ainsi orienté vers l'« entrance » dans le discours des ex-colonisés, alors qu'il sert de repoussoir à la marge dans le discours de nombreux critiques du centre (p. 356) et tend à perpétuer une « invisibilité » de la littérature des colonisés construite dès les années vingt (p. 42 *sq.*). Par endroits, Ferroudja Allouache mène une analyse de détail en sollicitant les textes définissant la Francophonie. Elle cite ainsi Viatte, pour qui la francophonie est bien le « fait de parler [le français] *en France ou ailleurs* » (p. 373 ; je souligne), si bien qu'il est étonnant de prétendre qu'il « sépare les pays qui ont le français en partage » (p. 374). Néanmoins, elle démontre de façon très convaincante à quel point le terme « francophone » est problématique dans ses usages et son archéologie, confirmant ce qu'ont clamé haut et fort voici une dizaine d'années les signataires du *Manifeste pour une « littérature-monde » en français*. De fait, la « francophonie » est un terme lié à une problématique coloniale et post-coloniale, qui tend à maintenir à la marge le monde anciennement colonisé et ses littératures en n'y incluant pas la France (p. 34). Or – mais ceci, Ferroudja Allouache ne le dit pas – l'ironie est patente lorsque, en maintenant ainsi la francophonie à l'écart, les « tenants de la langue française » commettent en réalité une violence à son égard dans la mesure où ils ne respectent pas l'étymologie de « francophone », qui signifie simplement : « qui parle français », à l'instar des « italophones », « russo-phones », « anglophones » ou « sinophones ».

■ Patrick SUTER